

Sur la route du bonheur

Les huit pilules magiques



Silvia Stoyale

Silvia Stoye

Sur la route du bonheur

Les huit pilules magiques

© Silvia Stoye, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5520-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

À cet instant particulier, vous désirez seulement que les choses restent identiques au moment présent. Cet instant où vous voulez croire que tout se trouve enfin à portée de main. Cet instant où vous êtes traversé par des émotions insaisissables, inavouables et renversantes. L'amour transparait davantage quand il ne s'exprime pas par des mots. La passion véritable, tel un filament invisible, vous relie et vous tire imperceptiblement l'un vers l'autre...

Je t'ai interrogé sur l'identité de la femme sur le tableau hissé dans le salon :

— Qu'a-t-elle vécu, selon toi ?

Tu m'as demandé en retour ce qu'elle m'évoquait et j'ai répondu :

— La détermination.

Tu as rétorqué :

— Oui, c'est vrai, mais pas seulement. Il y a de la tristesse aussi qui se dégage de ce portrait. Les couleurs vives contrastent avec le fond sombre. C'est une femme qui a connu la souffrance. Et par moments... On se demande si le noir ne va pas la dévorer, prendre le pas sur son côté lumineux.

Puis, tu as ajouté :

— Cette femme a souffert à cause d'un homme.

J'ai souri à cette affirmation et je t'ai répondu :

— Pourquoi faudrait-il qu'elle ait souffert à cause d'un homme ? Non, elle a peut-être enduré une enfance difficile...

Plus notre conversation continue et plus je suis troublée. Cette femme dont tu parles si bien, c'est moi. Jamais je ne m'étais rendu compte que tu me connaissais aussi bien, que tu avais relevé mes efforts acharnés pour surmonter mes côtés sombres. Je n'ai jamais eu autant la sensation d'être moi-même qu'à cet instant précis, avec toi. Le bonheur... C'est toucher l'imperceptible du doigt.

Première Partie

Poussière d'étoiles

Julie, 2019

Je quitte ma résidence étudiante porte de la Chapelle pour rejoindre le tumulte de la vie parisienne, rue du Bac, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. J'y remplace une galeriste peu aimable, Constance de Beauregard, qui est partie en congé maternité pour quatre mois. Malgré ce contexte, je ne peux pas me plaindre : les places sont prisées dans ce quartier chic et impersonnel. J'ai obtenu ce poste grâce à une annonce de garde d'enfants. La mère, amie proche de Constance, est logée dans le même arrondissement. « École nationale supérieure des beaux-arts », une flatteuse référence dans le curriculum vitae, surtout quand on habite dans un coin peu recommandable.

Arrivée dans l'ancre de la bête malodorante, je me rends à l'endroit exact où les portes s'ouvrent et me prépare à prendre ma place habituelle. Nous sommes quatre dans le wagon de la ligne 12. J'apprécie à sa juste valeur ce calme étonnant de début de semaine et ferme les yeux quelques instants. Soudain, alors que nous approchons de la station Concorde, j'entends la voix de celui que je devine être le conducteur du métro nous crier à l'arraché :

— Alerte ! Alerte ! Descendez tous au prochain arrêt ! Le train ne prend plus de voyageurs !

Nous nous regardons tous, interloqués, les paupières encore lourdes du sommeil trop tôt suspendu, sans comprendre. Je me remémore avec horreur les attentats du 13 novembre 2015. La machine continue sa course tranquille, sans interruption, sans autre fait perturbateur, et je me demande un instant si je ne suis pas victime d'hallucinations.

Dois-je prendre cette menace au sérieux ? Prévenir quelqu'un ? Mais oui, bien sûr, quelque part sur la toile, l'information doit y figurer... Quelqu'un a forcément donné l'alerte, il doit bien y avoir quelque chose, une explication, un hashtag...

Je constate avec stupéfaction que je n'ai pas de réseau. Je tapote frénétiquement sur mon téléphone portable...

Jamais de connexion quand on en a vraiment besoin !

Personne ne saura. Nous sommes coincés là, à la merci de n'importe qui, sans personne pour nous venir en aide. Je ressens une boule dans le creux de mon ventre. Malgré moi, ma vessie se contracte et me donne une forte envie d'uriner.

Allons, ce n'est sans doute rien...

Je remarque avec un soulagement modéré que personne en face de moi n'a modifié son comportement. Les sourcils rehaussés se sont détendus, les pupilles ont retrouvé leur taille originelle et seul le cœur bat toujours un peu plus vite qu'à l'accoutumée, à l'unisson. Je suis Charlie. Nous sommes Charlie.

Soudain, un grésillement, puis à nouveau cette voix terrifiante retentit :

— BON SANG ! VOUS M'ENTENDEZ ? C'est votre chauffeur qui vous parle ! Descendez au prochain arrêt ! Le métro ne prend plus de voyageurs ! »

Nous nous regardons tous de nouveau, cherchant la réponse dans les yeux du voisin d'à côté. Aucun d'entre nous ne sait comment réagir. Seuls les touristes restent plongés dans leur conversation animée, pas le moins du monde perturbés par les interventions. Je visualise à ce moment-là une alerte Facebook : « Indiquez à vos proches que vous êtes en sécurité. »

Ah, le réseau est revenu ! Mais... Si je reçois ce message... C'est que la menace est réelle ?

Cette fois, je commence à me demander sérieusement si le chauffeur n'est pas pris en otage. Un mot se met à tambouriner dans ma tête : ATTENTAT. ATTENTAT. On pense que cela n'arrive qu'aux autres et puis un jour... Un nouveau mot me vient à l'esprit : TERRORISTE. TERRORISTE. Le mot tabou, le mot à ne surtout pas prononcer, le mot interdit : TERRORISTE. Un terroriste a pris le contrôle du métro. C'est la seule explication. Et si je vivais mes dernières heures, mes ultimes minutes ? Je pense à ma mère, et je ne peux me résoudre à lui infliger la douleur de ma disparition, elle qui s'inquiète tant pour moi. Puis je réfléchis à mon père, j'aurais tant voulu qu'on se réconcilie. Il est parti, et j'avais décidé que puisqu'il pouvait se passer de nous, je n'avais pas besoin de lui non plus. Je songe également malgré moi à Damien, et la souffrance insoutenable qui s'était emparée de moi depuis notre rupture vient accentuer mon malaise. Seule la pensée de rejoindre ma grand-mère bien-aimée au Ciel, si ce dernier existe bien, me console quelque peu : je la chéris plus que

tout.

Le prochain arrêt approche. Contre toute attente, les portes s'ouvrent, de nouveaux usagers entrent et l'un d'entre nous s'extirpe de ce conduit satanique. Alors que le wagon est encore immobilisé, de nouveau, la voix s'élève :

— Descendez ! Mais, descendez tous !

Les bras de métal se referment tandis que les nouveaux venus nous regardent avec un mélange de curiosité et d'appréhension. Nous sommes toujours figés, livides comme des poupées de cire. Le métro reprend sa course à belle allure.

J'entends alors la jeune femme à ma gauche parler à son voisin, un grand brun maigre :

— Antonin ! Antonin ! Descendons, c'est de la folie ! Cette voix me terrifie. Je ne peux plus rester en place, ose-t-elle.

— Ma chérie, calme-toi, ça ne sert à rien. C'est sans doute un petit rigolo qui s'amuse avec son micro, lui répond-il.

— Mais si ce n'était pas le cas... si...

La jeune femme est blême, les larmes lui montent aux yeux tandis qu'elle resserre son emprise sur son compagnon, qui devient lui aussi de plus en plus agité.

— Je veux descendre ! Patiente si tu le souhaites, mais moi, je ne reste pas une minute de plus ! maugrée-t-elle en se levant, décidée.

— Très bien, lui répond son ami. Fais comme tu l'entends. Moi, je ne peux pas être en retard ce matin.

Nous retenons tous notre souffle jusqu'à l'arrêt suivant, mais aucune parole étrange ne ressurgit. La jeune femme aux yeux rougis déguerpit et alors que le mal se dissipe peu à peu, nous entendons un rire gras résonner dans le haut-parleur. Puis, une autre voix, neutre et paisible, nous rassure :

— Madame, monsieur, merci de ne pas tenir compte des précédentes annonces.

Quelques soupirs s'échangent et chacun se remet sur son téléphone, sa tablette, ou plus rarement, dans son livre. Pourtant, dans ma tête, tambourine une

question restée sans réponse : *Pourquoi ne suis-je pas descendue ?*

Une fois à la boutique, je me connecte aux réseaux sociaux – Facebook, Instagram, Twitter... – et découvre qu'un attentat terroriste vient d'être déjoué dans le métro parisien... La police est intervenue à temps, mais les malfrats ont réussi à s'enfuir en se noyant dans la masse souterraine. Une cellule de soutien psychologique va être proposée dans la journée pour les témoins de l'événement. Le chauffeur est la principale victime, il a été grièvement blessé lors de la fuite des deux criminels. Ils avaient visé la carotide avec un couteau, il s'en est fallu de peu. Je frissonne en imaginant la froideur d'une lame passer sur mon cou...

Comment avaient-ils prévu de nous éliminer ? Quel plan avaient-ils dessiné ? Serions-nous tous morts s'il avait été mis à exécution ?

Je prends soudainement conscience dans ces circonstances hitchcockiennes de la gravité de la situation à laquelle j'ai été confrontée. Je n'ai plus envie de vivre telle une marionnette, répondant aux contraintes de la vie quotidienne sans prendre de temps pour ce qui compte vraiment : mes amis, ma famille, ma passion. Je serais morte sans avoir eu une descendance, sans avoir laissé la moindre trace de mon existence sur Terre. Ne dit-on pas « tu es poussière et tu retourneras à la poussière » ? Il y en a pourtant qui se transforment en étoiles, mais comment font-ils ? Connaîtrai-je un jour leur secret ? À défaut de les égaler, deviendrai-je au moins une poussière d'étoiles ?

Oh, là, là ! Je délire !

Je ferais bien de me rendre à la cellule de soutien psychologique. Mais il y aura certainement trop de monde et je doute de sa fiabilité. Une amie m'a parlé d'un psychiatre qui lui a permis de reprendre confiance. Peut-être pourrais-je le contacter ?

Têtes coupées

Damien, 2017

J'ai au fil du temps acquis tout ce dont j'ai besoin : un emploi stable et valorisant, des actions en bourse qui prolifèrent, plusieurs investissements dans le neuf, une famille qui me regarde comme le fils prodige, des amis de bonne fréquentation en nombre, une vie sociale effervescente, des partitions de musique que je compose, un appartement luxueux dans le 8^e arrondissement de Paris, une activité sportive effrénée, des maîtresses de toute beauté, des guides des quatre coins du monde, une ambition à toute épreuve et un paraître savamment étudié... J'ai en tout point répondu à l'image dont je rêvais, à peine âgé de six ans, tapi dans ma modeste chambre de la petite ville de Narbonne.

Pourtant, ma bouche, bien que pour un temps repue de tout cet avoir, finit par s'assécher, me demandant de m'abreuver encore et toujours de plus d'argent, plus de distractions, plus de sexe, plus de plaisir. Comme un hamster qui court sur sa roue diabolique, impossible de m'arrêter. Parfois, mon cœur se laisse attendrir par une de mes amantes, et mon esprit s'apaise. Puis, mes pensées reviennent me hanter. Cela commence par un petit chuchotement à l'oreille, les prémices d'un doute, puis une cloche qui tambourine de plus en plus fort jusqu'à ce que je n'entende plus qu'elle. Cette voix me dit : « *Quel est le sens de ta vie ? Es-tu certain de suivre la bonne direction ?* » Ou encore : « *Tu t'égares, mon pauvre ami, tu peux obtenir mieux...* » Ces doutes me dominent et font naître au fond de moi un profond malaise. C'est ce sentiment qui s'immisce dans ma relation avec Julie. En effet, je ne peux me résoudre à lui parler de mes problèmes. Pourtant, je me rends bien compte que cela génère sans appel un désaccord entre nous. Je ne veux pas qu'elle me voie comme un monstre.

Secrètement, je rêve d'être un compositeur-interprète adulé et je souffre de ne pas être reconnu à ma juste valeur. Mais après avoir partagé sur les réseaux quelques créations sans obtenir en retour les louanges espérées, je me contente d'égayer les soirées entre amis ou, entre deux rendez-vous, les passagers d'un aéroport. Ma profession me prend beaucoup de temps et je ne peux me consacrer à ma passion autant que je le souhaiterais. J'ai la résignation en horreur et pourtant, je me suis habitué à exécuter un travail qui ne m'épanouit pas. Les